

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Une petite leçon d'édition

Sophie Marsolais

Volume 30, numéro 3, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, S. (2008). Une petite leçon d'édition. *Lurelu*, 30(3), 99–100.

Une petite leçon d'édition

Sophie Marsolais

99

Rêvons un peu... Imaginez qu'un éditeur vienne tout juste d'accepter de publier votre premier roman jeunesse, une histoire palpitante qui germe en vous depuis dix ans. Quelle joie! Sûr d'avoir en main une œuvre majeure que s'arrachera le grand public, votre éditeur joue la totale : il annonce la parution de votre chef-d'œuvre dans *La Presse*, dans *Le libraire* et, bien sûr, dans *Lurelu*. Il vous organise un lancement dans le hall d'un chic théâtre, avec petits-fours et grands vins. Ainsi publicisée, votre création se vend à plus de cinq-mille exemplaires. Vous la présentez aux élèves de toute la province lors de votre toute première tournée d'écrivain. L'expérience vous enchante! Et lorsque, un an plus tard, vous gagnez un prestigieux prix littéraire et que votre éditeur publicise cette victoire dans les médias, les ventes de votre roman reprennent de plus belle. Attendu avec impatience, votre deuxième opus, lancé quelques mois plus tard, repart le bal...

Toc! Retour dans la réalité... Ce traitement royal, bien des auteurs en entretiennent le fantasme, mais seuls quelques privilégiés y ont droit. Cependant, plusieurs s'y attendent, en partie ou en totalité. «Il me semble normal que les nouveaux venus dans le milieu ne connaissent pas toutes les facettes de l'édition. Après tout, l'arrière-scène de bien des domaines artistiques, comme le cinéma, demeure méconnue pour bien des gens, moi le premier», commente l'auteur et éditeur jeunesse Robert Soulières.

Le fondateur de Soulières éditeur, spécialisé en littérature jeunesse, propose un «cours accéléré d'édition 101» à ceux et celles qui ne souhaitent plus entretenir d'illusions sur le milieu du livre, qui désirent savoir à quoi s'attendre vraiment. Il offre de causer tirages, lancements, prix littéraires et subventions, sans censure ni langue de bois. Cette leçon terre à terre, instructive et éclairante, il l'a d'abord donnée au bulletin *Éclats*, produit par l'Association des écrivains pour la jeunesse du Québec, puis à *Lurelu*, qui l'a trouvée drôlement rafraichissante!

Les tirages en baisse

Après écoulement du premier tirage, un roman jeunesse réimprimé à 500, 300 ou aussi peu que 200 exemplaires, c'est maintenant chose courante au Québec. Ces tirages poids plume insécurisent bon nombre d'auteurs, qui ne trouvent pas leurs livres en librairie aussi facilement qu'ils le voudraient. Pourquoi leur maison d'édition ne voit-elle pas plus grand? «Oui, les tirages initiaux ont baissé, malgré le fait que la nouvelle technologie du court tirage soit plus accessible qu'avant pour les réimpressions, admet Robert Soulières. Le seul avantage que cela présente est que le court tirage existe, alors qu'avant, ce n'était même pas une option envisageable. N'oublions cependant jamais qu'il faut le vendre, ce tirage», poursuit-il, rappelant du même élan que les éditeurs sont des gens d'affaires, et non des philanthropes. «Ils sont des

entrepreneurs, oui, mais aussi des gens de lettres, nuance-t-il. Et quand ils ne réimpriment pas, c'est parce qu'ils ont de très bonnes raisons de le faire...»

Pour illustrer son propos, Robert Soulières cite en exemple sa propre maison d'édition. «Pour réimprimer un livre existant, chez Soulières éditeur, il faut que le titre se vende à 250 ou 300 exemplaires par an. Alors, on réimprime à 750 ou 1000 exemplaires. Pour nous, un tirage plus faible ne serait pas rentable», soutient-il.

Une grande tarte, de petites portions

Les auteurs à la recherche d'un éditeur intéressé à publier leur manuscrit le savent : au Québec, les maisons d'édition jeunesse poussent comme des champignons depuis dix ans! Les Intouchables, qui ont pris une part importante du marché au cours des cinq dernières années, FouLire, Boomerang, Presses Aventure, le Soleil de minuit, Porte-Bonheur, La Bagnole... De mémoire, Robert Soulières en dénombre dix-neuf (en comptant la sienne, née en 1996!). «S'il y a de plus en plus d'éditeurs, il faut aussi ajouter du même coup qu'il y a un nombre croissant d'auteurs. Ceux-ci ont d'ailleurs l'embarras du choix : si un texte est refusé chez un, ils se rabattent vers un autre, puis vers un troisième, un dixième...»

Le problème, croit-il, est que plusieurs d'entre eux négligent l'autocritique à laquelle il est sain de s'adonner à la suite d'un refus. «Ils ne se demandent pas si leur texte mérite vraiment d'être publié», déplore-t-il. Il écorche également les éditeurs, que le système actuel encourage à publier beaucoup. «Devraient-ils être plus sévères? Restreindre leur programme de publication? La question se pose.»

Robert Soulières rappelle que vers 1970 à peine une dizaine de titres jeunesse étaient publiés chaque année au Québec. Trente-huit ans plus tard, ce nombre frôle les 600. «La tarte demeure la même, mais les morceaux sont devenus considérablement plus petits, observe-t-il, avant d'y aller de son analyse. Le taux de natalité est stagnant ou légèrement décroissant, sauf pour la dernière année. Afin de pallier ce problème, le Québec compte beaucoup sur l'immigration, et celle-ci ne choisit pas toujours le français comme langue d'instruction.» L'éditeur et auteur établit d'ailleurs un lien de cause à effet entre le nombre d'écoles primaires et secondaires publiques et privées francophones au Québec, 2645, et le nombre d'exemplaires moyens des premiers tirages des publications jeunesse, 2500.

«On se plaint avec raison que les livres ne séjournent pas longtemps en librairie, dit-il. Imaginez le casse-tête du libraire qui reçoit chaque mois de trois à quatre-mille titres, toutes catégories confondues. Forcément, il doit choisir, puis en retourner un lot au distributeur afin de faire de la place aux nouveautés. Un nouveau titre chasse l'autre, tous les trente jours...» C'est le mécanisme de la mise à l'office.

Les subventions

Le fait que l'édition soit subventionnée «mur à mur» au Québec, comme le dit Robert Soulières, est un secret de Polichinelle. D'une extrémité à l'autre de la chaîne du livre, de la création à la promotion en passant par la traduction, la publication, les rencontres auteur-lecteurs dans les écoles, les foires à l'étranger et les résidences d'écrivains, elles sont présentes à tous les maillons. «Et ce sont les écoles et les bibliothèques municipales qui, en bout de ligne, achètent nos livres grâce... aux subventions gouvernementales! De plus, l'article que vous lisez présentement est publié dans une revue subventionnée, ajoute Soulières en riant. Si certains affirment qu'il n'y aurait pas d'édition sans les auteurs, je soutiens qu'on devrait plutôt dire qu'il n'y aurait pas de livres sans l'État. Sans subvention, seuls quatre ou cinq éditeurs québécois pourraient survivre...»

Les subventions, c'est bien beau, mais en faire la demande avec toute la paperasse exigée n'est pas une sinécure. Parfois, l'éditeur a besoin de son comptable pour compléter le formulaire, au Patrimoine canadien par exemple. Il faut aussi compter les rapports à produire, car depuis un certain programme de commandites, les gouvernements exigent des justifications plus détaillées avec raison, précise Soulières. «Mais j'arrête de me plaindre, car mon ami Bertrand Gauthier me sermonnerait : les subventions sont essentielles et heureusement que l'éditeur peut compter sur elles.»

Les lancements et la publicité

Au risque de décevoir bien des auteurs, Robert Soulières révèle la raison pour laquelle les éditeurs organisent si peu de lancements de livres. «Ce genre d'évènement promotionnel coûte cher et, dans presque tous les cas, il ne rapporte rien à la maison d'édition.» Et la publicité, alors? «Elle doit être de nature plutôt générale, parce que les cas particuliers ne rapportent pas non plus.» Les chiffres par-

lent d'eux-mêmes. «Un bandeau en noir et blanc dans *Le Devoir* se vend 555 \$. Pour que l'éditeur rentre dans son argent, il faudrait que cette publicité à elle seule fasse vendre 372 livres, ce qui est carrément impensable. Je vous épargne les couts de *La Presse*...»

Qui profite de la pub, dans ce cas? Les auteurs! «Et par ricochet le public, que l'on informe ainsi de l'existence de ces livres», précise Robert Soulières. Et qu'en est-il des prix littéraires? Ils comblent de satisfaction à la fois les créateurs et les éditeurs, confirmant le talent des premiers et le jugement des seconds. Ces derniers y voient cependant un côté sombre, car la bonne nouvelle annonce aussi une dépense en vue, ces prix devant être médiatisés. «Heureusement, les organisateurs du Prix TD, du Prix Wallonie-Bruxelles et le Conseil des Arts du Canada ont compris qu'il fallait aider les éditeurs à faire la promotion de ces récompenses. Ces organismes offrent ainsi depuis quelques années des bourses de 2500 \$ à 3000 \$ pour ce faire», nous informe-t-il.

Le premier... et le dernier

La leçon d'édition de Robert Soulières prend fin par un constat tout simple : «On ne le dira jamais assez, clame-t-il, l'éditeur, l'auteur et l'illustrateur doivent faire équipe afin de produire le meilleur livre possible, avec les talents dont ils disposent et pour en vendre le plus possible.» Avec une sagesse saupoudrée d'humour, il rappelle de sages paroles de l'éditeur Pierre Tisseyre, chez qui il a appris son métier. «Monsieur Tisseyre m'a un jour dit qu'il y avait deux tirages importants : le premier, pour bien cibler la tendance du marché, et le dernier, pour que l'éditeur ne demeure pas pris avec des invendus.» Pensez à un bestseller, qui aurait profité d'un tirage en trop de dix mille exemplaires. Autant de copies qui devront être écoulées à rabais, ou pire, pilonnées...

Voilà! Le cours est terminé, les illusions envolées, et les nouvelles certitudes solidement ancrées.

(lu)



Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

L'été prochain, visitez LE LOUVRE, au Musée national des beaux-arts du Québec et goûtez le plaisir de la découverte!

Transport, conférence, visite...

Aussi, d'autres voyages thématiques au Québec et à l'étranger.

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

il était un petit poème

H A Ì K U

<http://pages.videotron.ca/haiku/jeunes.htm>